

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour la  
Déficiência visuelle et le studio  
[typographies.fr](http://typographies.fr)

# L'ORIGINE DES LARMES

JEAN-PAUL DUBOIS

# L'ORIGINE DES LARMES



© Éditions de l'Olivier, 2024.

© À vue d'œil, 2024,  
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0756-5

ISSN : 2555-2848

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

*Till min farfar*

*Aux absents*

*Virginie P.*

*Vincent L.*

*Jean-Michel T.*

*Merci à Oan Kim*

« J'ai vu tant de choses que vous, humains, ne pourriez imaginer... Des navires de guerre en feu surgissant de l'épaule d'Orion... J'ai vu des rayons briller dans l'obscurité près de la Porte de Tannhäuser... Tous ces moments se perdront dans l'oubli, comme les larmes dans la pluie. Il est temps de mourir. »

« Monologue des larmes dans la pluie », Roy BATTY (incarné par Rutger Hauer), dans *Blade Runner*

« Les hommes sont comme les femmes, il leur arrive de pleurer, mais seulement quand ils essayent de monter un meuble en kit. »

Rita RUDNER

« Mon ambition de mathématicien, ma vie durant, ou plutôt ma passion et ma joie ont été constamment de trouver les choses évidentes. »

Alexandre GROTHENDIECK

## **SCROTUM ET STRAMENTUM**

Il pleut tellement. Et depuis tant de temps. Des averses irréversibles qui semblent surgir de partout, la nuit comme le jour. Parfois une accalmie laisse entrevoir une parcelle du ciel d'autrefois, bleu lavé, mais très vite assombri par des vagues de nimbo-cumulus. Cela fait deux années que le temps s'est graduellement détrempe, transformant cette ville de briques sèches en une vallée lessivée par un régime de pluies. Tantôt ce sont de brusques et violentes tempêtes qui décoiffent les toits, tantôt de longues et patientes



averses épuisent les arbres et font enfler les fleuves. La punition des eaux épure les rues, accable les charpentes et habite nos vies.

Je suis à la maison, devant la fenêtre de mon bureau, et je regarde les bourrasques qui bousculent les arbres. Cela fait des années que je n'ai pas ressenti autant de calme au fond de moi. Je sais que ces instants sont précieux car ils ne reviendront pas avant longtemps. Après ce que j'ai fait, et cela me surprend à peine, je n'éprouve pas de regret ni d'angoisse. En dépit du déluge, je suis apaisé, comme un homme fatigué qui a fini sa journée. Je sais que l'on va bientôt venir me chercher et m'interroger. Je suis là, prêt à dire ce qui doit l'être. Je ne redoute rien de

ce qui vient. J'attends et je profite humblement de cette pluie robuste et têtue qui détrempe nos vies.

Oui, je regarde et j'attends. Je n'ai plus que cela à faire. Je regarde le ciel de cette aube vagissante, je pense à cette maison qui sait tout, à ces murs qui ont tout vu, à toutes ces choses familières qui m'entourent et qui ont tout entendu durant tant d'années. Mais elles ne me seront d'aucun secours. Elles ne diront rien, ne témoigneront pas. Elles demeureront à leur place, me laissant le soin de faire face à ces heures et ces jours et ces nuits qui m'attendent. À ces questions inutiles, ces interrogations déplacées. Se défendre n'est jamais chose facile quand on est seul et que l'on ignore le remords. D'une

certaine façon je suis indéfendable et d'ores et déjà condamné à perpétuité à porter la dépouille souillée de l'aïeul. Et peu importe que ce vieillard fût un diable.

J'attends que l'on vienne me chercher.

Mon père, Thomas Lanski, est mort voilà deux semaines, à l'Hôpital général de Montréal, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Mutique, paralysé, il a passé la dernière année de sa vie dans cet établissement. Après son décès, son corps a été conservé durant six jours dans le dépositaire de cette institution. Lorsque j'en ai été officiellement informé, j'ai pris l'avion pour le Canada afin de faire rapatrier sa dépouille et régler les démarches administratives auprès

du consulat de France à Montréal. La semaine dernière, lui en soute et moi en cabine avons embarqué sur le vol Air France AF349 à destination de Paris. Quarante-huit heures plus tard, débarqué à l'aéroport de Toulouse et transféré nuitamment, le corps de mon père a été déposé dans une morgue de banlieue, vissée dans un ancien abattoir réhabilité, proche d'un des centres hospitalo-universitaires de la ville.

Durant le vol de Montréal à Paris, une dame assise à mon côté est morte pendant le trajet. Émergeant dans la pénombre climatisée d'un sommeil qui paraissait paisible, sa tête s'est tournée vers moi semblant vouloir saisir une idée qui la fuyait, puis a pris une lente incli-

naison vers l'avant, et c'était fini. Le personnel de bord a signalé que le vol allait devoir dévier de sa trajectoire et faire une escale technique pour se poser, au cœur de la nuit, à Shannon, dans le comté de Clare, en Irlande. Sans en préciser le motif, mais insistant pour que chacun demeure à sa place.

C'est là que le corps fut débarqué sur une civière. L'éclairage au sodium du tarmac surlignait la silhouette des hommes qui s'affairaient autour de l'ambulance portes grandes ouvertes. Ils rangeaient calmement leurs accessoires comme les remballent des ouvriers à la fin de leur journée. À cet instant j'ai songé à la famille de cette passagère qui à cette heure-là, blottie

au creux d'un autre fuseau horaire, dormait encore dans la quiétude de l'ignorance.

Le fait que j'aie fréquenté plus de morts que de vivants durant ma vie a sans doute contribué à ce que cet événement, pourtant rare dans un avion de ligne, ne m'ait pas surpris ni bouleversé outre mesure. Dans la soute, je suis convaincu que Thomas, lui, a dû s'amuser de la situation en voyant son fils sans qualité côtoyer au plus près une nouvelle fois un corps sans vie. Dans notre famille, et dans l'entreprise Stramentum qu'elle dirige, il faut bien convenir que la mort est sans conteste notre égérie, notre actionnaire principale, que je suis le fade héritier de cette firme macabre et très certainement,